



# Le grand bazar de la culture

**L**a sacralisation des différences culturelles est-elle en train de devenir surnoisement la forme décente et civilisée du racisme ? Alain Finkielkraut n'est pas loin de le penser. Son essai vif, stimulant, à contre-courant de la mode intellectuelle, pose cette question qui dérange : à défaut de pouvoir, comme aux bons vieux temps hitlériens, fonder la haine de l'autre sur les différences biologiques, le monde moderne n'est-il pas en train de l'organiser à partir des identités culturelles ? Catholiques contre protestants (Irlande), Basques contre Castellans (Espagne), Blancs contre Noirs (Afrique du Sud), Islam contre Occident (Proche-Orient), juifs contre Arabes (Palestine), chrétiens, Druzes, chiïtes, sunnites, tous les uns contre les autres (Liban) : tout est bon aujourd'hui — religion, histoire, géographie, langue, tribu, ethnologie — pour approfondir sa différence et pour ériger son appartenance communautaire en bunker, quitte à la décorer du nom de culture.

La dérivation d'un tel concept vaut bien un petit détour historique. Faisons-le en compagnie de Finkielkraut, librement résumé. L'Europe cultivée du XVIII<sup>e</sup> siècle formait un ensemble cohérent parce que les lumières ne s'arrêtaient pas aux frontières et que les intellectuels s'efforçaient d'approfondir dans chacune de leurs productions l'unité de l'esprit humain. La culture représentait alors cette partie émergée de la pensée où, du haut de leurs œuvres singulières, communiquaient librement entre eux les grands « créateurs ».

Vint la critique de cet universalisme abstrait. Ce fut l'œuvre du romantisme allemand, dans le sillage de Herder, de donner pour objectif à la culture non la recherche d'une coïncidence du particulier avec l'universel mais la redécouverte par l'artiste du génie propre à chaque langue et à chaque peuple. A l'élan de la branche maîtresse on préféra l'enfoncement de la racine. Malgré Renan qui définit la nation en termes d'adhésion volontaire des individus — « *Un plébiscite de chaque jour* » —, c'est le romantisme allemand qui triompha. Le XX<sup>e</sup> siècle vit l'affirmation à l'échelle mondiale d'un nationalisme fondé sur une communauté de sang, de sol, de langue et d'histoire. Ce principe identitaire était présent chez Hitler et même chez Staline ; les théoriciens de la décolonisation l'opposèrent aux hypocrites prétentions universalistes de l'Occident.

Dans un développement qui est l'un des mieux venus du livre, Alain Finkielkraut montre comment l'Unesco, fondée au lendemain de la guerre, dans l'esprit des lumières liant le progrès moral de l'humanité à son progrès intellectuel, a glissé insensiblement à la conception romantique de la culture et de la nation. Dans « *Race et histoire* », son célèbre texte de 1951 commandé par l'Unesco, Claude

Lévi-Strauss donne à l'égalitarisme ethnologique sa charte en dénonçant l'infatuation de l'homme blanc, sa vision d'un développement par étapes d'une civilisation unique dont il représenterait la pointe avancée. A quoi il oppose l'irréductible altérité de toutes les cultures, pourvues d'une égale dignité. Ce refus de toute hiérarchie culturelle associée à l'idée que l'homme ne réalise sa personnalité qu'en coïncidant avec sa communauté d'origine emprisonne littéralement les individus. Les régimes autoritaires ou totalitaires issus de la décolonisation ont immédiatement vu tout le parti qu'ils pouvaient tirer de ce relativisme culturel. Si le respect de l'identité implique qu'ici on coupe le poing aux voleurs, là qu'on pratique sur les fillettes l'excision du clitoris, au nom de quoi s'insurgera-t-on contre ces pratiques ? C'est le retour au *Cujus regio, ejus religio* de la Renaissance, qui assigne à chaque individu les croyances de son pays natal. Cet apartheid culturel fait la joie d'un Alain de Benoist et de ses amis de la nouvelle droite. Plus besoin de recourir au racisme biologique pour exclure l'autre quand la culture identitaire rend les mêmes services !

L'autre conséquence du triomphe du romantisme allemand, ce fut l'éclatement de la notion même de culture. Elle cessa de désigner les grandes productions de l'esprit pour s'étendre à toutes les expressions originales de la vie d'un peuple, des plus élémentaires aux plus élevées, en dehors de toute hiérarchie. A l'universalisation de la pensée succéda l'ethnologisation du monde. Il y eut une culture du saïndoux à côté de celle de l'huile d'olive, comme il y avait naguère une langue d'oïl et une langue d'oc. Tout, de la façon de manger, de s'habiller ou de dire bonjour, devint signe culturel. Pas une fourche en bois, pas un vieux manche de pioche qui ne fût appelé à figurer aux côtés des sculptures de Rodin. La culture figura la revanche de l'homme sériel sur l'homme libre ; l'arme absolue des imbéciles contre toutes les formes de la pensée articulée. J'en demande pardon à Jack Lang, qui fut un bon ministre : culture est un mot malade.

Il y a donc bien aujourd'hui, et souvent à bon escient, une aristocratique révolte : « grande culture » contre la « petite » — le livre de Finkielkraut en témoigne. L'attestent encore « la Barbarie », de Michel Henry, « l'Eloge des intellectuels », de Bernard-Henri Lévy, ou « l'Ame des armées », d'Allan Bloom, ou encore le succès nouveau et inattendu de Cioran.

Faut-il désormais brûler l'Europe au nom de Mozart ? Je ne le crois pas. L'erreur est seulement de les ranger à la même rubrique : culture. Il y a une musique qui élève l'esprit, une autre qui se contente de rassembler les hommes. Le drame n'est pas dans leur coexistence mais dans leur conflit. Il y a des niveaux de culture comme il y a des niveaux de langage.

J.J.